

Raymond Girard, J.P. April, Constantin Stoiciu

Renald Bérubé

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36719ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2007). Compte rendu de [Raymond Girard, J.P. April, Constantin Stoiciu]. *Lettres québécoises*, (126), 16–17.

☆☆☆ 1/2

Raymond Girard, *Redentore*, Paris, Pharos/Jacques-Marie Laffont, 2006, 248 p., 30,95 \$.

Les mensonges traqués par la fiction

Mine de rien, l'auteur de *Redentore*, Raymond Girard, qui demeure encore plutôt méconnu au Québec (il habite en France depuis un long moment), en est à son troisième roman.

Les deux précédents, publiés chez Denoël, *Largo* (1996) et *L'archange de Carnegie Hall* (1997), devraient être lus dans l'ordre inverse de l'année de leur publication, *Largo* prenant le relais, sur le plan diégétique, de ce que raconte *L'archange*... récit fondateur qui se déroule durant la Seconde Guerre mondiale dans la petite ville québécoise de Là-Bas où se trouve, conflit mondial oblige, une École de bombardement et de tir, caractéristique qui rend Là-Bas (fort) proche parente de Mont-Joli, ville principale de la Métis (comme dans « Jardins de ») dans le Bas-du-Fleuve. À quoi il faut ajouter que la ville voisine de Là-Bas, plus importante, dispose d'une École de marine où ira étudier le narrateur, jeune fils de violoniste, avant de prendre le large, *Largo*. Or, Rimouski est voisine de Mont-Joli et l'Institut maritime qui s'y trouve aujourd'hui se nommait École de marine en 1945, moment où se termine *L'archange*...

Ajouter, encore : avant d'être romancier, Raymond Girard fut traducteur et grand reporter pour divers médias français. Traducteur, et pas de n'importe qui ni donc de n'importe quoi, la traduction des *Larsons* de Faulkner, de *Feu pâle* et du *Don* de Nabokov, de *De sang-froid* de Capote, c'est à lui que nous la devons. Il faut bien admettre que « jouer de l'écriture » de tels auteurs afin de la rendre en une autre langue n'est certes pas de tout repos mais peut être un merveilleux apprentissage. De même et sur un tout autre plan, l'écriture de reportages (penser à Joseph Kessel, par exemple), sans oublier que la version originale du livre de Capote comportait ce sous-titre : *A True Account of a Multiple Murder and its Consequences*, en traduction Girard, *Récit véridique d'un meurtre multiple et de ses conséquences*. « *Account/Récit* » : faire connaître un fait, c'est toujours le relater, en faire le récit. Entre fiction et reportage, donc... Et bientôt le romancier Norman Mailer allait aussi se mêler de mélanger, de fusionner *true* ou *real account* et récit de fiction. Quand il se met au roman, Raymond Girard dispose de riches antécédents, il a pratiqué — lu et écrit — des textes du meilleur niveau.

Redentore, c'est-à-dire *redempteur* en italien, et, à cause « de l'église du Redentore que le doge Alvise Mocenigo » s'était engagé dès 1576 à faire ériger et dont Palladio fera « l'un des plus beaux monuments de la Sérénissime » (p. 63), on aura deviné que Venise est le lieu principal de l'action du roman. L'Anglais James Wright, après vingt ans à bourlinguer à bord des navires de la célèbre P & O (*Peninsular and Orient*) de son pays, quitte la mer pour écrire « des romans d'aventures » qui connaîtront un « assez grand succès » (p. 23). Narrateur du roman que nous lisons, il se trouve à Venise pour réaliser, à la demande de son éditeur, un album traitant des chats et de la ville, les deux sujets n'en faisant qu'un. À l'occasion d'une de ses promenades photographiques, il rencontre Léa (elle aura bientôt dix-huit ans, la moitié de son âge) qui devient dès lors « l'unique réalité de Venise » (p. 51) — et quand Wright évoque les « Lolitas de Hong Kong ou Singapour » (p. 43),

on se dit qu'il est frère du héros de *Largo*, d'une part, et que Girard a traduit Nabokov, d'autre part.

Les vies de Wright et de Léa se révèlent donc inséparables, le dévoilement graduel du passé de la jeune amoureuse devenant alors sujet premier de l'entreprise vénitienne d'écriture du romancier Wright (le résultat étant le livre que nous lisons). Enfant adoptée par un riche et aristocratique couple vénitien, les Morodoni, Léa, c'est James qui le découvrira et le cachera à son amoureuse enceinte qu'il s'apprête à épouser, aura été un jouet sexuel innocent, parce qu'elle était droguée, entre les mains de la comtesse, sa mère adoptive, à l'insu du mari de celle-ci. Et nous apprenons que cette mère aura joué de quatre noms : celui de sa naissance, celui d'actrice porno, celui d'actrice (tout court) célèbre, celui de comtesse à la suite de son mariage avec le comte Morodoni, homosexuel par ailleurs. La vérité (romanesque) ayant ses droits, celle-ci frappera jusqu'au plus haut niveau de la classe politique italienne, cinéma porno et pornographie juvénile étant en cause, mais l'instance lectorale reste la seule à savoir, les possédants et les politiques maîtrisant bien l'omerta. Et la rédemption grâce à l'amour, elle...

Redentore commence bien paisiblement, comme si de rien n'était, reportage sur les chats de Venise, disons ; or, il advient qu'ici, contrairement à ce qui souvent arrive, la... souris va accoucher d'une montagne, le sage reportage devenant enquête pleine de dangers sur les réseaux internationaux utilisant les enfants à des fins pornographiques. On se dit que tout cela est parfois un peu gros, mélo. Et on se souvient que le « fait divers » (!) à l'origine de *De sang-froid* n'est pas précisément fait de dentelle, que Faulkner lui-même — relire *Sanctuaire* ou *Lumière d'août* — savait jouer de ce mélo, de ces drames populaires qui font le sujet des *tall tales*, des histoires à dormir debout. On peut préférer *L'archange de Carnegie Hall* et *Largo* à *Redentore* ; n'empêche qu'il faut lire ce roman — pour les descriptions et l'histoire de Venise, pour la dilatation de l'intrigue, oui oui, pour la voix de l'écriture enfin : le romancier Wright a écrit, selon sa promesse, non pas juste un best-seller, mais « un véritable roman » (p. 76).

☆☆☆ 1/2

J.P. April, *Les ensauvagés*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2006, 332 p., 27 \$.

De Venise au Témiscouata

Du roman de Girard à celui de J.P. April, de *Redentore* aux *Ensauvagés*, de Venise au Témiscouata, le roman au je qui connaît les ressources du reportage laisse la place au roman au il qui connaît les ressorts tout autant du réalisme que de la littérature fantastique.

Il faut se souvenir qu'April, Jean-Pierre, a été durant une quinzaine d'années, depuis le début des années quatre-vingt jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix, l'un des auteurs importants de la science-fiction québécoise. Se rappeler, en plus de son travail à la revue *Imagine...*, ces deux superbes recueils de nouvelles, *La machine à explorer la fiction* (1980) et *Cboacs baroques* (1991), dans lesquels la pratique s-f assurait une distance permettant à l'ironie et à l'humour de stigmatiser divers travers contemporains. *Les ensauvagés* procède de desseins différents sans que pour autant April se départe, grâce au fantastique qui souvent affleure et à l'humour aussi (chap. 5), de cette distance

J. P. April

Les ensauvagés

XYZ
Éditions
Humanitas

qui permet au narrateur de garder (un peu) à distance, de ne pas se laisser submerger par la réalité brutale, dure, primitive à laquelle il fait souvent face. Réalité des personnes comme celle des lieux.

Histoire qui secoue, histoire complexe aussi. Comme toutes les histoires de famille et de parenté. Car il y a du « roman des origines » (inversé?) dans *Les ensauvagés*. En cet hiver 1948, à Rivière-du-Loup, le médecin Alexandre Paradis est mis en présence de trois enfants « sauvages » à la gare de la ville; ils parlent un curieux jargon qu'il faudra bien pouvoir décoder pour

en apprendre davantage à leur sujet. Commence dès lors une recherche qui se muera bientôt pour Paradis en une quête de ses origines, car il sait (p. 92) qu'on lui a menti au sujet de celles-ci — et ce qu'il apprend petit à petit au sujet de ces enfants, grâce en particulier à sa nièce Viviane qui saisit et traduit rapidement des bribes de leur langage, évoque en lui des images et des échos quasi oubliés d'un passé soudainement mis en éveil. Il partira bientôt vers les bois du Témiscouata, voulant essayer de reconnaître des lieux, cherchant à valider des souvenirs incertains et des pressentiments têtus. Dès lors, pourrait-on dire en se situant dans la continuité du titre du roman de Girard, le médecin loupérisse devient en quelque sorte son propre rédempteur, celui qui force la vérité à se manifester en dépit de tous les subterfuges jadis et encore employés pour la camoufler — la trahir serait un verbe plus approprié.

Ce que Paradis va découvrir n'est certes pas toujours d'une grande beauté en soi, loin de là et tout au contraire, mais cela permet la création, d'un point de vue littéraire, d'images, de situations et de personnages qui ne se laissent pas aisément oublier. Osons même dire qu'il se révèle bien difficile de n'être pas hanté un bon moment par Zac, ce jeune garçon écrasé par Raham, son père, à qui l'usage personnel, fanatique et véhément de la Bible permet de tout dominer et de tout expliquer — par Zac l'attardé, donc, qui se vêt toujours d'une peau d'ourse afin de (faire) croire en sa puissance. Par sa sœur Élaï aussi, que Zac rêve de posséder, mais qui est la propriété de Raham; Élaï l'oiseleuse dont le rêve de voler finira par se réaliser, ou presque. Un bref passage: « Masse poilue et sanguinolente, tout essouffée de tant crier. L'ourse en loques, à moitié vidée de sa viande, remplie des muscles de Zac et de sa fureur profuse, jaillit d'un bosquet de coudriers. Le fou hurlait à s'en étourdir, inépuisable de stupidité. » (p. 133) La hantise renvoie toujours à des craintes, peurs, obsessions mémorables.

Il serait sans doute malvenu de révéler les résultats nombreux de la quête (« Médecin soigne-toi toi-même »?) du docteur Paradis; disons seulement qu'il avait bien raison de vouloir s'enfoncer dans les forêts du Témiscouata et d'en parcourir en tout danger les cours d'eau, que Raham ne lui était pas si étranger, qu'une identité n'a souvent pour fonction que de chercher à en oblitérer une autre, que les différences d'âge et la parenté entre deux personnes ne constituent pas nécessairement des raisons suffisantes pour faire fi de l'amour qu'on ressent. Chacun à sa façon, *Redentore* et *Les ensauvagés* abordent des thèmes semblables; le roman d'April, dont l'écriture joue avec maîtrise de la métaphore obsédante, de l'humour et de la précision descriptive, est un roman fort, obsédant même. Et contrairement à telle critique parue dans un quotidien, il ne nous semble surtout pas que ce roman, parce qu'il se déroule dans un univers qui n'a rien de trop citadin, renvoie à un univers dépassé; il traduit plutôt, et brillamment, un univers originel, archaïque, mythique presque.

Constantin Stoiciu, *L'addition*, Brossard, Humanitas, 2006, 375 p., 24,95 \$.

Un roman qui s'épivarde...

Si l'addition est une opération qui vise à ajouter quelque chose à ce qui déjà se trouve là, *L'addition*, roman de Constantin Stoiciu, ne permettra toujours que d'ajouter quelques lignes, et bien peu favorables au dit roman encore, à ce compte rendu.

Que dire d'un roman qui ne « prend pas » (dirait Barthes), qui n'arrive pas à vous retenir ni à vous convaincre, qui s'épivarde à gauche et à droite, au nord et au sud et ailleurs encore s'il reste d'autres directions, qui parle parle jase jase sans qu'on puisse saisir au juste où il veut bien aller et nous mener? Que dire d'un roman dont la lecture est bien trop souvent minée par diverses coquilles, erreurs de syntaxe ou d'accord, etc., que le travail éditorial aurait dû se faire un devoir de corriger — que dire donc de *L'addition*? Que son personnage principal, Victor Victor, est lui-même obsédé par un



CONSTANTIN STOICIU

autre, sa femme Lisa, qui a fait de lui, ô gloire ô renommée qui n'a pas de prix, le cocu national de la Roumanie de Ceausescu, son épouse l'ayant trahi(e) avec un traître général qui a fui vers etc. Sauf que le régime du Nicolae a pris fin, que Victor *bis* habite dorénavant Montréal, et que tous ces ex de l'ex-régime, sous diverses identités etc., Victor recherchant toujours Lisa... Bref. Faut-il admettre, en toute honnêteté, que ma lecture s'est arrêtée à la page 296, qu'elle a pris du plaisir à diverses pages de ce roman de Stoiciu, mais qu'elle se demande encore comment une maison d'édition, subventionnée par le Conseil des Arts du Canada, peut ainsi ne pas se rendre compte qu'elle rend bien mal service à l'un de ses auteurs?

CONSTANTIN STOICIU

L'Addition



HUMANITAS

Visitez le site de **Lettres québécoises**
www.lettresquebecoises.qc.ca